CROYANCES ET RATIONALITÉ COGNITIVE : LES EFFETS DES CONTRADICTIONS ORDINAIRES SUR LA RÉVISION DES CROYANCES[1]

Romy SAUVAYRE

Les croyances défiant le sens commun sont souvent taxées d'irrationnelles en ce qu'elles s'opposent parfois radicalement aux savoirs ordinaires et aux connaissances scientifiques. Chacun peut s'étonner d'entendre que l'eau récoltée sur des pétales de fleurs à la rosée du matin est à même de soigner tous les maux, que l'apposition des mains peut guérir le cancer ou toute autre maladie incurable, ou que Dieu est un extraterrestre issu d'une civilisation plus évoluée capable de maîtriser la vie après la mort. Ces croyants paraissent d'autant plus irrationnels que le démenti factuel de leurs croyances ne conduit pas mécaniquement à leur abandon comme l'ont montré Festinger et ses collaborateurs dans *L'échec d'une prophétie*. Ces psychosociologues ont d'ailleurs expliqué ce phénomène, comme nous le développerons plus loin, au moyen d'une théorie irrationaliste de l'acteur à savoir la dissonance cognitive. Or, comme le suggère Boudon, il est toujours préférable de substituer une explication fondée sur les raisons à une explication fondée sur les causes[2]. Mais est-il possible d'expliquer ce mystère au moyen de théories rationnelles de l'action ? Les conditions dans lesquelles se manifestent ces démentis ou la nature même de ces démentis ont-elles une influence sur la dynamique des croyances ? Comment l'adepte convaincu s'accommode-t-il des nombreuses contradictions qui jalonnent son parcours ?

Afin d'éclairer ces interrogations, nous nous proposons d'illustrer plus spécifiquement les effets des contradictions ordinaires sur la dynamique des croyances en abordant d'une part les doutes issus d'une contradiction factuelle, et d'autre part, les doutes issus d'une contradiction axiologique. Après un bref détour par une explicitation de notre démarche épistémologique et de la population sur laquelle repose cette recherche, nous illustrerons ces deux types de contradiction tout en dialoguant avec les travaux de Festinger et ses collaborateurs.

Rationalité cognitive, contradiction ordinaire et assignation à raisonner

Postulat de rationalité et bonnes raisons

À l'instar de Bronner (2003, 2004, 2006), nous tenterons d'apporter des éléments de compréhension à la dynamique des croyances au moyen d'un modèle compréhensif postulant la rationalité de l'acteur. Ce modèle de la rationalité cognitive érigé par Boudon considère tout phénomène social comme la résultante d'actions, de croyances et de comportements individuels (1992, p. 22). Cela implique, pour le chercheur, la nécessité de mettre en exergue les « causes individuelles » dudit phénomène c'est-à-dire de « comprendre les raisons qu'ont les acteurs sociaux de faire ce qu'ils font ou de croire ce qu'ils croient » (*Ibid*., p.27). Le postulat de rationalité n'implique pas qu'ils soient mus par une rationalité forte, mais admet que le *sens* qu'un acteur donne à ses actions ou à ses croyances repose sur des *raisons* (2003, p. 52) qui ne sont pas « objectivement valides » (1986, p. V). Il s'agit d'une définition souple de la rationalité : la rationalité cognitive.

[1] Je tiens à remercier très vivement Gérald Bronner qui, après m'avoir exhortée à travailler sur la dynamique des croyances, m'a fourni des remarques et des pistes judicieuses pour explorer ce sujet aussi vaste que stimulant. Je souhaiterais remercier également Pierre Demeulenaere.

[2] Cité par Bronner (2004).

Si Boudon traita amplement des croyances descriptives dans ses travaux – c'est-à-dire relevant du vrai et du faux – il fit également le vœu de voir la méthode compréhensive appliquée aux croyances « normatives » et « axiologiques »[3] (*Ibid.* p. VI). Nous nous proposons donc d'appliquer ce postulat de la rationalité cognitive à l'étude de la dynamique des croyances normatives et axiologiques. Nous poursuivons ainsi les premiers travaux engagés par Bronner (2004) sur le processus d'abandon des croyances. Il suggéra, dans cette contribution, que la croyance au Père Noël semble être « abandonnée sur la base d'une rationalité subjective s'exerçant dans un contexte social plus que sous le joug d'une influence causale, qu'elle soit sociale ou affective » (Bronner, 2004, p. 138).

Là où ce sociologue cognitif étudia l'abandon d'une croyance descriptive et institutionnalisée – la croyance au Père Noël –, nous nous attacherons aux croyances descriptives, normatives et axiologiques défiant le sens commun portées par des adeptes convaincus[4].

Une population particulière : les adeptes convaincus

La population sur laquelle repose cette recherche[5], les adeptes convaincus, présente plusieurs caractéristiques importantes favorisant l'étude de la dynamique des croyances. Ces adeptes ont la particularité de nourrir un rapport inconditionnel et totalisant à des croyances radicalement opposées à celles normativement partagées. Leur quotidien et leurs cadres de pensée sont entièrement tournés vers ces croyances et vers l'observance des règles et pratiques prônées**.** Ils sont alors inscrits dans un *contexte cognitif* (Boudon, 2003) particulariste, et en marge des canons du savoir commun et de la connaissance scientifique dans laquelle ils évoluent par ailleurs. Enfin, les croyances descriptives, normatives et axiologiques auxquelles ils adhèrent relèvent d'une absolue vérité : la frontière entre croyance et connaissance est alors dissoute ; ils évoluent ainsi dans un cadre déterminé, déterministe, et empreint de certitudes, au sein duquel le doute n'est plus permis.

Ce radicalisme facilite l'observation des mécanismes de la croyance en ce qu'ils sont alors plus saillants que dans d'autres populations et rendent plus visibles les effets des démentis, de la contradiction et de la rupture d'adhésion. Ce faisant, les facteurs intervenant dans la dynamique de rupture de la croyance sont naturellement mis en exergue sans avoir recours aux conditions expérimentales chères à la psychologie sociale expérimentale. En outre, cette population ayant les mêmes caractéristiques que celle étudiée par Festinger et ses collaborateurs dans *L'échec d'une prophétie*, il sera aisé de comparer leurs observations et explications avec celles issues de notre terrain de recherche. Enfin, afin d'éclairer les mécanismes de la croyance de l'adhésion à la rupture d'adhésion, cette recherche repose sur des récits autobiographiques d'adeptes convaincus ayant vécu une ou plusieurs ruptures d'adhésion[6].

[3] Les croyances normatives relèvent du bon, du juste et du beau (Boudon, 1999, p. 105) ; ce sont des « croyances qui ne peuvent être dites ni vraies ni fausses, mais dont l'autorité peut être analysée en termes rationnels » (Boudon, 1986, p. 93). Selon cet auteur ce serait le cas des croyances religieuses.

[4] Adeptes nourrissant une adhésion absolue et un rapport totalisant à leurs croyances.

[5] J'adresse un profond remerciement à toutes les personnes qui m'ont livré une part importante de leur vécu : sans leur patience, leur détermination et la qualité de leur témoignage, les apports de cette recherche auraient été considérablement amoindris.

[6] Ces récits autobiographiques, représentant un volume de 305 heures d'entretien, ont été réalisés entre mai et décembre 2008 auprès de 48 personnes âgées de 15 à 71 ans (soit 44% d'hommes et 56% de femmes) résidant en France, en Suisse, en Belgique et au Luxembourg au moment de l'enquête. L'ensemble des catégories socio-professionnelles est représenté au sein de cet échantillon hormis celles des agriculteurs et des ouvriers.

Doutes et contradictions

Le parcours d'un adepte convaincu est jalonné de doutes de son adhésion à sa rupture d'adhésion. Nous aborderons plus particulièrement les doutes générés par la manifestation d'une contradiction. Pour ce faire, il nous faut alors opérer un détour par la définition de ce concept avant de nous attacher aux effets qu'il produit sur les croyances. La contradiction sera alors entendue sous une acception large, que nous nommerons *contradiction ordinaire*[7]. Elle comprend l'ensemble des contradictions se manifestant chez l'homme ordinaire : de l'opposition entre deux éléments contradictoires à la contradiction logique aristotélicienne.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, les adeptes convaincus évoluent dans un contexte cognitif déterminé : les doctrines auxquelles ils adhèrent annoncent vérité et certitude absolues. L'univers des croyances de ces adeptes est composé d'une pluralité de croyances conditionnelles sous-tendues par des relations causales déterministes liant intimement la prémisse et son conséquent : « Si je prie fortement, je suis sûre de guérir ». « Si j'atteins le niveau X, j'obtiendrai des pouvoirs ». « Si je deviens meilleure, je vais changer le monde ». Ce type de conditionnalité et de causalité déterministe appliquées aux croyances a un tel niveau de prédictibilité que les anticipations produites par ce type de propositions sortent de l'univers du probable pour entrer dans celui de la certitude absolue. Il n'y a alors aucune place pour le doute. Mais dès lors qu'un attendu ne se manifeste pas tel qu'il a été anticipé, une forte contradiction émerge chez l'adepte. Une contradiction naît donc d'un inattendu, d'une anticipation démentie par les faits, les dires, ou les comportements individuels ou collectifs. Lorsqu'une croyance s'oppose *objectivement* à un fait le contredisant ou *subjectivement* avec des éléments jugés incompatibles, la contradiction ainsi produite va insinuer un doute dans la croyance de l'adepte. La croyance mise en doute sera alors questionnée et provoquera une *assignation à raisonner* conduisant l'adepte à expliquer cet inattendu. Afin d'illustrer ce propos, nous mobiliserons plusieurs exemples de contradictions ayant généré un doute dans le système de croyances d'adeptes convaincus. Chacune des contradictions exposées aura ébranlé sérieusement ces adeptes, mais n'aura conduit ni à une rupture d'adhésion ni à l'abandon de l'ensemble de leurs croyances. Deux types de contradictions éclairent plus particulièrement la dynamique des croyances : les contradictions factuelles (ou démenti factuel) et les contradictions axiologiques (traduisant un conflit de valeurs).

Contradiction factuelle et jugement de fait

La contradiction factuelle naît d'une opposition entre une croyance et un jugement de fait, à savoir une description objective d'un état du monde. Cette contradiction factuelle oppose un événement *objectivement vrai* à une croyance *subjectivement vraie*[8] : toutes deux ne pouvant être vraies en même temps eu égard au principe de contradiction aristotélicien[9]. La contradiction factuelle se manifeste donc lorsqu'un attendu prescrit par un élément de la doctrine ne se concrétise pas (« Buvez cette potion, vous allez guérir du cancer sans coup férir », mais la rémission ne survient pas) ou lorsque qu'une prédiction se révèle

[7] Piaget (1974) fait mention de « contradictions réelles » alors que ses continuateurs Grize et Piérault-Le Bonniec lui préférèrent le terme de « contradictions naturelles » (1983, p. 7). Festinger, quant à lui, cherchant à se distancier pleinement de l'acception logique du terme, préféra lui substituer le vocable « dissonance » (1957, p. 2).

[8] Nous considérons indifféremment les croyances objectivement vraies (dont on peut déterminer sans équivoque la vérité ou la fausseté par l'administration de la preuve) et les croyances subjectivement vraies (considérées comme vraies par l'individu quels que soient les arguments mobilisés pour établir cette vérité).

[9] La contradiction factuelle comprend indifféremment des contraires et des contradictoires car seule la condition de vérité subjective nous intéresse ici. Certes, nous posons sans discussion le principe de contradiction comme valide alors que de nombreux contradicteurs s'opposent à ce principe (Priest, 1985; Lukasiewicz, 2000). Il s'agit d'une discussion importante que nous ne pouvons présenter ici dans les détails.

objectivement fausse (« vous enfanterez un garçon » vous prédit-on, mais vous donnez naissance à une fille). Ce type de contradiction a la particularité de ne pouvoir être mis en cause[10] et constitue une opposition factuelle sans équivoque.

L'échec d'une prophétie : irrationalité de l'adepte et dissonance cognitive

La contradiction factuelle est le seul type de contradiction étudié par Festinger, Riecken, et Schachter (1993), trois psychosociologues américains. Ils suivirent un groupe ufologique prédisant et attendant un cataclysme annoncé pour le 21 décembre 1955 par Mrs Keech, membre du groupe recevant les enseignements de Sananda, un gardien de la planète Losolo, via l'écriture automatique.

Avant l'avènement de ce cataclysme, des extraterrestres devaient venir chercher les membres du groupe pour les sauver de cette catastrophe. Or les extraterrestres ne vinrent pas au premier rendez-vous, firent faux bond au second et enfin le cataclysme n'eut pas lieu. Ces trois événements constituèrent trois démentis sans équivoque des prédictions de Mrs Keech. Cette étude conclut que le démenti sans équivoque d'une prédiction ne suffit pas à produire l'abandon de la croyance, mais conduit à un regain de prosélytisme. C'est donc sur la base de ce terrain de recherche que Festinger élabora la théorie de la dissonance cognitive. Une dissonance cognitive est alors définie comme suit : « Deux opinions, croyances ou éléments de savoir sont dissonants s'ils jurent l'un avec l'autre, soit qu'ils se contredisent, soit que les éléments envisagés ne découlent pas l'un de l'autre. […] La dissonance étant par définition génératrice de malaise, le sujet sera "contraint" de chercher à la réduire ou à l'éliminer » (Festinger et al., p. 24). Toutefois, la dissonance cognitive ainsi produite pourra être tolérée par l'individu afin d'éviter le désaveu de la croyance lorsque « l'engagement dans le système de croyances est si fort que toutes les autres stratégies lui sembleront préférables » (Ibid., p. 26). Selon cette théorie, une telle contradiction provoque une vive émotion contraignant l'individu à modifier ou étayer les croyances impliquées dans la dissonance ou à « oublier ou minimiser les éléments cognitifs dissonants » (*Ibid*., p. 24) dans le seul but de réduire cette émotion désagréable. Ces rationalisations[11] ne relèvent donc pas d'une activité rationnelle mais, comme l'aurait proposé Pareto (1968), elles constituent un « vernis logique » appliqué *a posteriori* pour éviter à l'individu une remise en cause douloureuse de ses croyances. Dans leurs travaux, Festinger et ses collaborateurs montrèrent que la cause explicative du mystère qu'ils soulevèrent – le démenti factuel d'une croyance ne suffit pas à produire son désaveu mais produit un regain de prosélytisme – n'était autre qu'une stratégie d'évitement des coûts cognitif et émotionnel qu'occasionnerait tout abandon de croyances. Il ne s'agit donc pas d'une théorie rationnelle de l'action. La validité de cette recherche et ses conclusions ont d'ailleurs été largement remises en cause : Collins et Cox (1976) jugèrent cette recherche ethnocentrique ; Melton (1985) démontrera le caractère erroné de cette thèse en mobilisant trois décennies de recherches contredisant les conclusions de ces psychosociologues ; Dein (2001) et Schmalz (1994) montrèrent que le regain de prosélytisme consécutif au démenti factuel d'une prédiction n'est qu'un cas limite observable.

[10] Vous ne pouvez que constater et accepter que l'enfant que vous venez de mettre au monde est une fille et non un garçon.

[11] Rationalisation est entendue ici sous son acception psychologique et non wébérienne du terme. Pour Hardy-Bayl, une rationalisation est une construction explicative suivant les règles de la logique au cours de laquelle « le sujet tente de justifier, c'est-à-dire de rendre rationnel et cohérent, donc admissible pour la raison, un comportement anormal ou dont les mécanismes inconscients (les véritables mobiles) lui échappent. Cette attitude permet au sujet de masquer les diverses composantes conflictuelles qui le nourrissent » (1998, p. 601). Alors que pour Beauvois, une rationalisation est un ajustement « après coup » des motivations, attitudes ou croyances d'un sujet dans le but de les rendre compatibles avec une action qu'il a effectuée suite aux sollicitations d'un tiers (1998, p. 601).

Revenons maintenant au parcours des adeptes de ce groupe ufologique tels que décrit par Festinger et ses collaborateurs et plus particulièrement aux trois démentis factuels qui se succédèrent sur une période de trois jours. Aucun de ces démentis n'a produit de rupture de croyances mais ils ont conduit aux rationalisations suivantes :

1/ La première prédiction démentie par les faits prévoyait l'arrivée d'une soucoupe volante destinée au transport des adeptes hors de la planète Terre le 17 décembre à 16 heures. Les extraterrestres ne venant pas, les adeptes rationalisèrent en se disant que ce rendez-vous n'était autre qu'un entraînement pour le jour du véritable enlèvement.

2/ La seconde prédiction prévoyait l'enlèvement par les extraterrestres le 17 décembre à 23 heures 30. Les membres attendirent en vain jusqu'à 3 heures 20 du matin. Il s'agissait, là encore, d'un entraînement : cette rationalisation fut d'ailleurs confirmée par Mrs Keech qui reçut un message des extraterrestres les félicitant de leur patience.

3/ La troisième prédiction prévoyait cet enlèvement le 21 décembre à minuit. Au regard de leurs croyances, le cataclysme étant prévu ce même jour, le rendez-vous était leur ultime chance de survie. Là encore, les adeptes attendirent sans voir l'ombre d'un extraterrestre. La rationalisation proposée fut la suivante : les membres du groupe avaient tant prié que, par la seule force de leurs prières, ils empêchèrent le cataclysme de se produire et rendirent inutile la venue des extraterrestres sur Terre. Ces fervents adeptes, si convaincus de l'avènement de ce cataclysme, avaient tout abandonné dans l'attente de leur enlèvement (travail, logement, biens matériels, etc.). Ce faisant, selon Festinger, admettre l'invalidité de leurs croyances avait un coût cognitif si important qu'ils ne pouvaient s'y résoudre. Ils rationalisèrent donc *a posteriori* pour réduire cette forte dissonance. En somme, selon cette théorie, il eût été plus rationnel, pour ces adeptes, d'abandonner leurs croyances mais le coût de ce désaveu fut si important que les adeptes rationalisèrent leurs croyances afin de mieux les préserver.

Force est de constater que cette théorie de la dissonance cognitive ne permet pas de donner du sens au processus cognitif et réflexif engagé par les adeptes à la suite du démenti de la prédiction. En ce sens, il s'agit d'une théorie irrationaliste de l'action. En effet, comme nous verrons sous peu, le raisonnement induit par une contradiction ne relève pas d'une rationalisation *a posteriori*, mais d'un raisonnement logique fondé sur de bonnes raisons : l'abduction.

L'abduction est une forme de raisonnement logique décrit par le philosophe et logicien Pierce permettant l'élaboration d'« hypothèses explicatives » (Pierce, 1931, 5.171). L'abduction, irréductible à la déduction et à l'induction (Chauviré, 2003), est la seule opération logique facilitant l'émergence d'idées nouvelles (Pierce, *Ibid.*). « L'induction consiste à généraliser une idée à partir d'observations déjà effectuées […] alors que l'abduction est beaucoup plus puissante, car elle suppose quelque chose d'un genre différent de ce que nous avons observé, et fréquemment quelque chose qu'il nous serait impossible d'observer directement » (Dague, 2003, p. 25-26). L'abduction est par ailleurs un raisonnement non valide selon Pacal Engel (2003) sauf lorsqu'il existe plusieurs causes à un même phénomène précise Dague (2003). Ce type de raisonnement est souvent mobilisé pour éclairer un événement imprévu. Une nouvelle hypothèse est alors émise, issue des faits, afin de rendre cet inattendu probable et appréhendable. Une abduction consiste donc à adopter une hypothèse suggérée par les faits (Pierce, *Ibid.*) et permet de tirer des conclusions raisonnables sans avoir recours à l'observation[12].

[12] L'abduction peut être décrite par le syllogisme suivant : (Pierce, 1931, 5.189)
Un fait surprenant C est observé ;
Or, si A est vrai, C est également vrai ;
Alors, on a des raisons de penser que A est vrai.

Contradiction factuelle, croyances et guérison

Afin d'illustrer ce raisonnement abductif, et avancer plus avant dans la description des mécanismes de la croyance, nous mobiliserons le récit d'une adepte convaincue relatant la manifestation d'une contradiction factuelle ayant généré un vacillement dans ses croyances. Nous verrons donc qu'un même événement soulèvera plusieurs doutes au sein de son système de croyances et provoquera des effets dissemblables au terme de l'assignation à raisonner impulsée par les contradictions issues de ce raisonnement. Suivons donc le parcours de cette adepte, inscrite dans un mouvement guérisseur, nourrissant un rapport totalisant à ses croyances, et convaincue, avec la plus grande certitude, que l'apposition des mains guérit tous les maux. Elle en est d'autant plus convaincue, qu'elle suit rigoureusement l'ensemble des préceptes édictés par le mouvement et la doctrine. Cette doctrine prédit notamment que le respect de l'ensemble des prescriptions garantit la santé ; si toutefois, cette adepte contractait une maladie, l'apposition des mains la guérirait sans coup férir. L'intervention de la médecine serait alors inutile, voire nuisible, car elle génèrerait des impuretés spirituelles responsables de la maladie elle-même.

Or, notre adepte tombe malade et malgré tous ses efforts, ses prières et ses tentatives de guérison, son mal perdure ; elle est alors hospitalisée d'urgence. Elle apprend alors qu'elle aurait pu perdre la vie sans l'intervention de la médecine. Deux contradictions s'imposent alors : la première contradiction oppose la croyance selon laquelle l'apposition des mains guérit tous les maux et le constat que cette pratique ne l'a pas guérie ; la seconde contradiction oppose la croyance selon laquelle les médecins sont inutiles et le fait qu'elle ait eu la vie sauve grâce à eux. Nous allons voir que ces deux contradictions, apparaissant conjointement lors de son hospitalisation, ne produiront pas les mêmes effets sur ses croyances.

La première contradiction porte sur la croyance en l'efficacité de l'apposition des mains comme guérisseur universel. Cette croyance faisait état de loi générale ne souffrant d'aucune exception dans l'esprit de cette adepte. Elle s'attendait donc à guérir comme ce fut le cas en de multiples autres occasions par le passé. Or, ses anticipations vont être démenties par les faits. Cette adepte est face à un événement inattendu et inexplicable au moyen de cette loi générale de guérison « l'apposition des mains guérit tous les maux ». Elle va donc tenter de comprendre, de donner du sens à ce résultat inattendu, en cherchant une règle explicative permettant d'éclairer cette incongruité. Elle retiendra alors celle qui aura la plus large couverture explicative. En premier lieu, elle va émettre l'hypothèse selon laquelle l'apposition des mains est dénuée de tout pouvoir curatif. Mais cette hypothèse entre en contradiction avec l'ensemble des manifestations de guérison qu'elle a vécues ou dont elle a été témoin par le passé. Comment expliquer ces phénomènes de guérison si l'apposition des mains n'a pas de tels pouvoirs ? Envisager l'abandon de cette croyance posait donc plus de questions que cela n'en résolvait, d'autant que son expérience personnelle, qui faisait état de *preuves subjectives*, invalidait cette hypothèse. Pour dépasser cette aporie, cette difficulté à résoudre ce questionnement par elle-même, cette adepte va se tourner vers ses coreligionnaires pour comprendre cet inexplicable. Répondant à ses interrogations, ceux-ci lui proposèrent une autre règle explicative : l'apposition des mains est toujours efficace *sauf* lorsque les adeptes ont accumulé trop d'impuretés spirituelles. Or, notre adepte avait dérogé à l'une des règles prescrites par le mouvement, ce qui avait créé, selon la doctrine, des impuretés spirituelles. Cela expliquait donc pourquoi la guérison par apposition des mains s'était révélée inefficace cette fois-ci. En somme, l'explication proposée par ses coreligionnaires avait un meilleur pouvoir explicatif que celle postulant l'inefficacité de la pratique de guérison. Adopter la première permettait d'effacer toute incompréhension, alors qu'adopter la seconde soulevait de nombreuses interrogations invalidées par l'expérience. Cette adepte n'avait donc pas de raisons, au regard de la logique abductive appliquée, de démentir le pouvoir curatif de

l'apposition des mains. C'est donc pour de bonnes raisons qu'elle accepte l'explication fournie par ses coreligionnaires. Comme l'a montré Boudon en quantifiant la démarche de la connaissance ordinaire : « On adhère à une théorie quand on a l'impression qu'elle se compose d'un ensemble de propositions qu'on peut toutes accepter, et qu'on ne dispose pas d'une théorie alternative, différente et aussi acceptable » (Boudon, 2003, p. 57). Dès lors que l'adepte a trouvé une explication satisfaisante et acceptable au regard du *contexte cognitif* qui est le sien, le doute se dissipe sans produire de rupture d'adhésion, car il n'y a pas de raison suffisante pour produire un tel effet.

Force est de constater qu'une explication fondée sur les *raisons* permet de comprendre l'adepte et de dépasser le regard irrationnel que l'observateur extérieur pourrait porter sur lui en anticipant une rupture d'adhésion là où la logique de l'adepte convaincu ne l'attend pas. Considérer que l'adepte rationalise pour les seules fins d'éviter l'abandon de ses croyances entrave toute démarche compréhensive, et occulte également le processus dynamique qui l'amène, au moyen de raisonnements logiques initiés par la mise en doute de ses croyances, à la conservation, à la révision ou la rupture de ses croyances.

La seconde contradiction, produite par le même événement, à savoir l'hospitalisation de cette adepte, porte sur la représentation de la médecine. Avant cet événement, cette adepte était convaincue que la médecine n'était pas nécessaire puisque son ascétisme, comme prescrit par la doctrine, suffisait à lui garantir la santé, et que la médecine générait des impuretés spirituelles. Or, sans l'intervention d'une équipe médicale, elle aurait pu perdre la vie. Cette contradiction factuelle entre en opposition directe avec ses représentations de la médecine.

Comme cette adepte a survécu grâce à cette prise en charge médicale, elle ne peut nier la nécessité de la médecine. Le raisonnement qui découle de cette contradiction factuelle pourrait alors être décrit comme suit :

1/ La médecine est inutile (et génère des impuretés)

2/ Or, la médecine m'a sauvé la vie

3/ Donc la médecine n'est pas inutile (mais génère des impuretés)

La proposition « la médecine m'a sauvé la vie » contredit la croyance en l'inutilité de la médecine, mais ne contredit en rien la croyance selon laquelle la médecine produit des impuretés spirituelles. Certes, la médecine est utile puisqu'elle lui a sauvé la vie, mais aucune preuve ne lui permet de contredire le fait qu'elle génère des impuretés. Au contraire, lors de son hospitalisation, il lui fut prescrit nombre de médicaments ainsi qu'une opération chirurgicale, cette dernière générant une somme incommensurable d'impuretés au regard de la doctrine. Cette seconde croyance sera d'autant plus difficile à contredire qu'il n'existe pas de démenti factuel d'une telle croyance. Rien ne peut prouver de manière univoque que la médecine ne génère pas d'impuretés spirituelles, tout comme la science ne peut prouver sans équivoque l'inexistence de Dieu.

Comme précédemment, l'adepte est confrontée à un inattendu puisqu'elle était convaincue de n'avoir nul besoin de la médecine. La première conclusion qu'elle peut tirer du syllogisme décrit ci-dessus consiste en la remise en cause de la proposition « la médecine est inutile ». Or, à la différence de la première contradiction, aucune explication concurrente ne put dépasser cette conclusion. Elle aurait pu insérer dans cette croyance une exception ainsi que le suggère la théorie de la dissonance cognitive comme par exemple : « la médecine est utile cette fois-ci, mais en général, elle ne l'est pas ». Or, dans le contexte de l'adepte, ce type de raisonnement *ad hoc* a un pouvoir explicatif bien plus faible que l'acceptation de la réfutation de sa croyance. En outre, cette proposition – la médecine est utile – sera plus conforme à son expérience. Cette contradiction factuelle produit donc l'abandon de la croyance caractérisant

la médecine comme inutile et le maintien de l'autre considérant la médecine comme vecteur d'impuretés spirituelles.

La contradiction factuelle a donc une incidence sur les croyances et génère un abandon, mais cet abandon est circonscrit à la croyance mise en cause dès lors que les raisons et les preuves subjectives sont suffisantes pour ce faire. Les croyances semblent donc s'ériger en îlots indépendants les uns des autres tout en formant une certaine unité. Le démenti par les faits peut donc produire la remise en cause de la seule croyance contredite sans générer une rupture d'adhésion totale. Seule une rupture partielle et circonscrite pourra alors être observée au sein du système de croyances. Une contradiction factuelle produit donc un effet contre-intuitif partiel et limité là où pouvait être attendue une rupture totale d'adhésion.

Cet effet circonscrit des doutes générés par une telle contradiction ne nous permet donc pas d'éclairer, à lui seul, le processus de rupture d'adhésion conduisant à la désaffiliation du groupe d'appartenance et au désaveu de sa doctrine. Afin d'éclairer les mystères de la rupture d'adhésion, il nous faut donc aborder le second type de contradiction intervenant dans la dynamique des croyances, à savoir la contradiction axiologique.

Contradiction axiologique et jugement de valeur

La contradiction axiologique naît d'une opposition entre une croyance normative relevant du bon, du juste et du beau (Boudon, 1999) et un jugement de valeur contredisant cette croyance, à savoir une évaluation subjective d'un fait, d'un événement, d'un comportement ou d'un acte de discours. La contradiction axiologique naissant d'une telle évaluation peut se manifester lorsque les croyances et valeurs collectives intériorisées par l'adepte entrent en contradiction, soit avec un jugement de valeur porté sur un tiers (un coreligionnaire ou le fondateur de la croyance), soit avec les valeurs individuelles[13] de l'adepte lui-même. Les jugements de valeur qui marqueront plus particulièrement la contradiction axiologique portent généralement sur le bien et ses déclinaisons (le juste et l'utile). Les valeurs mises en cause ont souvent une dimension normative : « il se doit d'être solidaire, dévoué, etc. ». Comme pour la contradiction factuelle, la contradiction axiologique va générer un doute qui conduira l'adepte à questionner ses croyances, à comprendre et à donner une explication raisonnable à cet inattendu intrinsèque ou extrinsèque en valeur.

Une contradiction axiologique : l'évolution vers un monde meilleur

Afin de mettre en lumière les mécanismes de cette contradiction et ses implications sur la dynamique des croyances, nous allons suivre le parcours d'une autre adepte. Inscrite dans un mouvement syncrétique d'inspiration bouddhiste, ufologique, millénariste et guérisseur, cette adepte s'est affiliée à cette organisation puisque, aspirant à un monde meilleur, elle souhaitait être actrice de ce changement. Le fondateur du mouvement délivrait la clé de cette amélioration, de cette évolution : il proposait, au moyen de ses enseignements, de transformer l'humanité et d'apporter paix, bonté et amour à l'ensemble des hommes. Séduite par cette utopie, cette adepte respecta alors rigoureusement les enseignements et les prescriptions édictées par ce mouvement. Mais le cheminement vers la transformation du monde et des hommes devait commencer par une évolution individuelle emportée par un enseignement l'élevant à un niveau supérieur de spiritualité.

Un élan de solidarité s'était mis en place entre coreligionnaires afin d'assurer collectivement le déplacement jusqu'au lieu de cet enseignement. Or, cet élan collégial, visant à communautariser les moyens de transport pour se rendre sur ledit lieu, souleva un désaccord

[13] Par exemple, un adepte attaché à l'idée de ne jamais nuire à quiconque pourrait être amené, pour suivre les prescriptions de la doctrine, à mettre en péril l'intégrité physique d'autrui. Or, ce faisant, il entrerait alors en contradiction avec son propre système de valeurs.

entre certains membres non désireux d'augmenter leurs dépenses personnelles pour assurer les détours nécessaires au covoiturage. Les dissensions furent telles qu'une violente dispute éclata au sein du groupe. Cette mésentente marqua, pour notre adepte, le déclenchement d'un jugement de valeur aboutissant à la manifestation d'une contradiction axiologique. Le conflit intra-indiviuel ainsi produit repose sur une valeur centrale chez l'adepte – « l'amour fraternel »[14] – qu'elle ne juge ni conciliable avec le manque de solidarité de ses coreligionnaires, ni avec l'altercation qui a suivi. Nous pourrions nous attendre, dans cette situation triviale, à ce que cette contradiction ne porte que sur ces individus et ne modifie que les seules représentations que notre adepte nourrit à l'égard de ceux-ci, sans qu'il y ait propagation à l'ensemble de son système de croyances. Or, les mécanismes cognitifs sous-tendant une telle contradiction axiologique amènent l'adepte à remettre en question bien plus que les seules valeurs de ses coreligionnaires.

En effet, notre adepte considérait que ses coreligionnaires avaient manifesté un comportement qui allait à l'encontre des valeurs d'amour et de bonté prônées par le mouvement. Ainsi, adhérant pleinement à ces enseignements qui érigeaient ces principes en loi et vérité absolues, elle s'attendait à ce que ses coreligionnaires manifestent des comportements plus cordiaux et plus conformes à leur niveau d'évolution spirituelle.

Notre adepte procéda au raisonnement suivant :

1/ Mes coreligionnaires se disputent et, se faisant, ne font pas état d'un comportement fraternel envers leur prochain.

2/ Or, tout individu évolué est en mesure de maîtriser ses émotions, et de se montrer fraternel et cordial avec autrui.

3/ Donc, mes coreligionnaires ne sont pas évolués.

Notre adepte tisse un lien direct entre ce comportement idiosyncrasique (la dispute et le manque de « fraternité ») et le comportement prescrit par la doctrine dénotant l'intégration à un niveau supérieur de l'évolution spirituelle. Ce faisant, les conclusions auxquelles elle aboutit dépassent de loin la portée et la résonnance d'une contradiction factuelle.

En outre notre adepte est confrontée à un inattendu auquel elle va tenter d'apporter une explication au moyen d'un raisonnement abductif. La conclusion du syllogisme l'amène à déduire que ses coreligionnaires ne sont pas « évolués », alors que, eu égard à leur place dans l'organisation, ils se doivent de l'être. Comment cette adepte va-t-elle s'expliquer cette contradiction ? Afin d'éclairer cet inattendu, elle exprime une première hypothèse explicative : l'enseignement ne fonctionne pas. Mais, notre adepte était parvenue à se canaliser et à rester hors de la discorde. Ce faisant, elle avait une *preuve subjective irrévocable* – issue de son expérience personnelle – attestant de sa qualité « d'être évolué ». L'enseignement est donc manifestement efficace à ses yeux puisqu'il est opérant sur elle. Il lui faut donc trouver une autre explication. Si l'enseignement n'est pas efficient sur les membres du groupe, alors que notre adepte a la preuve subjective de son efficacité, la seule explication plausible ne peut être que la suivante : ses coreligionnaires ne sont pas *encore* évolués, mais ils y parviendront avec le temps. Cette seconde hypothèse, jugée rationnelle par l'adepte, a donc un meilleur pouvoir explicatif au regard de son système de connaissances et de croyances. Une fois cette explication acceptée, le doute se dissipe pour laisser place à la certitude de l'efficience de l'enseignement ce qui affermit son adhésion au mouvement.

Force est de constater qu'eu égard à son système de croyances et aux preuves subjectives qu'elle avait à sa disposition, notre adepte avait de bonnes raisons de conclure que la doctrine était efficace mais qu'elle n'avait pas encore opéré sur ses coreligionnaires. La recherche causale, initiée à la suite de cette contradiction axiologique, va conduire cette adepte à tisser des liens de causalité implicites entre ce comportement inattendu et idiosyncrasique – le

[14] Terminologie propre à l'adepte.

manque d' « amour fraternel » – et le cœur de sa croyance à savoir la validité même de la doctrine pour laquelle elle a adhéré au mouvement. Force est donc d'observer que le doute, initié par un conflit de valeur, dépasse les seules frontières axiologiques pour se propager à l'ensemble du système de croyances.

Contradiction factuelle et axiologique : des effets contrastés à la trace mnésique

Bien qu'il soit depuis longtemps admis que le démenti factuel ne suffise pas à produire l'abandon d'une croyance, l'on s'en étonne toujours. Cependant, ce phénomène demeure encore inappréhendable et incompréhensible malgré les études qui lui ont été consacrées. En effet, pourquoi les membres de ce groupe ufologique, décrit par Festinger et ses collaborateurs, ont-ils continué à croire à l'avènement des extraterrestres alors que tout convergeait vers la preuve sans équivoque du démenti de leurs croyances ? Ou comment expliquer que cette adepte, décrite précédemment, ne renonce pas à la croyance selon laquelle l'apposition des mains a un pouvoir curatif universel ?

Un observateur extérieur, se penchant sur cette énigme, pourrait s'attendre à voir les démentis factuels produire une rupture d'adhésion suivie d'une désaffiliation du mouvement dans lequel ces adeptes convaincus sont inscrits. En effet, comme nous l'avons vu précédemment, l'expérience de cette adepte, issue d'un mouvement guérisseur et ayant survécu à la maladie grâce à l'intervention de la médecine, n'a pas suffi à produire une rupture d'adhésion. Un observateur extérieur, témoin de l'aggravation de son affection, considérerait la maladie comme la confirmation sans conteste de l'inefficience de ces pratiques spirituelles. Ainsi, il s'attendrait raisonnablement à voir cette adepte abandonner ses croyances. Or, contrairement aux anticipations de cet hypothétique observateur, l'adepte demeure inscrite dans le mouvement, radicalise sa pratique et s'investit davantage dans la vie spirituelle du groupe. Cette extériorité de l'observation – semblable au regard porté par Festinger et ses collaborateurs dans *L'échec d'une prophétie* – ne laisse alors entrevoir que *statique*, irrationalité et incompréhension : bien qu'un adepte ait la preuve sans équivoque du démenti de sa croyance, il perdure dans celle-ci comme mû par un aveuglement volontaire.

Pourtant, une simple permutation de points de vue nous permet d'entrevoir une tout autre réalité au sein de laquelle l'adepte convaincu est un acteur rationnel mû par de bonnes raisons (qu'il est aisé, pour le chercheur, de mettre au jour). Cette approche compréhensive permet également de discerner les dimensions processuelles *dynamiques* coextensives à la croyance. Afin d'expliciter la dynamique des croyances, nous nous sommes attelé à décrire le contexte cognitif, l'outillage conceptuel et les différentes phases réflexives qui ont conduit l'adepte convaincu à affermir, réviser ses croyances ou rompre avec elles à la suite d'une contradiction factuelle ou axiologique. Ces deux contradictions ont des effets distincts mais tout aussi contre-intuitifs sur les croyances.

La première, la contradiction factuelle, amène l'adepte à effectuer des arbitrages complexes et à se lancer dans une recherche explicative des causes de ce conflit cognitif opposant les attendus de sa croyance et les faits qui les contredisent. À la suite de ce processus réflexif – abductif –, certaines croyances sont préservées par révision partielle alors que d'autres sont abandonnées sans que l'adhésion au groupe soit mise en question. Ce changement minimal (Alchourrón, Gärdenfors, & Makinson, 1985) amène l'adepte à ne réviser que les seuls éléments de croyances mis en doute sans déstabiliser le système de croyances dans son intégralité. Là où l'on pouvait s'attendre à une remise en cause totale du système de croyances, les effets du doute consécutifs à une contradiction factuelle sont donc restreints, circonscrits et limités aux seuls objets de la contradiction.

La seconde, la contradiction axiologique, initiée par un conflit de valeurs, révèle une opposition inattendue entre une croyance axiologique et l'expression de valeurs qui la contredisent. À l'instar de la contradiction factuelle, elle va générer un doute qui conduira

l'adepte à questionner ses croyances, à comprendre cet inattendu intrinsèque ou extrinsèque en valeur et à lui donner du sens. Cette recherche causale, telle que décrite précédemment, va conduire un adepte convaincu à tisser des liens de causalité entre un comportement inattendu et idiosyncrasique, la doctrine du mouvement et ses propres croyances. Là où l'on pouvait s'attendre à des effets mineurs sur le système de croyances, les effets du doute consécutifs à une contradiction axiologique sont plus diffus et dépassent les seules frontières des valeurs contredites en se propageant jusqu'au cœur de la croyance. Le lecteur imaginera sans peine que cet effet de propagation du doute peut alors sembler contre-intuitif, déjouer la logique, et contribuer ainsi au sentiment d'irrationalité que l'on peut nourrir à l'égard des adeptes convaincus.

Mais ces deux mécanismes de la croyance permettent-ils d'éclairer et d'expliquer le processus de rupture de la croyance et de la rupture d'adhésion ? Bien que la contradiction factuelle ait produit une révision minimale des croyances, ses effets circonscrits sur le système de croyances ne permettent pas, à eux seuls, de comprendre ce phénomène. En revanche, l'effet propagateur de la contradiction axiologique, en ce que le doute s'insinue jusqu'au cœur de la croyance, paraît une piste intéressante à suivre pour l'élucidation des mystères de l'abandon de la croyance. Or, comme nous l'avons vu dans le second parcours illustré, ce type de contradiction n'a pas produit de rupture d'adhésion. Il nous faudra donc nous attacher à l'exploration d'une autre piste explicative : la *trace mnésique* (Deschamps et Moulignier, 2005).

En effet, à l'issue de la manifestation d'une contradiction, le doute se dissipe mais laisse toutefois une trace dans le système de croyances de l'adepte. La contradiction, parce qu'elle aura provoqué un choc émotionnel, sera mémorisée et stockée dans le système cognitif de l'adepte. Les révisions de croyances ou de représentations successives, même partielles, seront intériorisées et constitueront un stock cumulatif de ruptures émotionnelles et de doutes. Les raisonnements abductifs initiés par les nombreuses contradictions que l'adepte rencontrera sur son parcours vont façonner son contexte cognitif (ou *cadre cognitif*). Ces imperceptibles changements conditionneront alors la nature des explications causales mobilisées lors des futures injonctions à raisonner auxquelles il sera confronté. Les délibérations qui conduisent l'adepte vers une *quête de sens* jusqu'à l'acceptation de l'explication la plus satisfaisante laisseront une trace mnésique dans son système de croyances et de connaissances. Chaque contradiction, qu'elle soit factuelle ou axiologique, marque donc une étape importante dans le processus qui mène l'adepte convaincu à la rupture d'adhésion.

Références

Alchourrón Carlos E., Gärdenfors Peter, Makinson David (1985), « On the logic of theory change : partial meet contraction and revision functions », *The Journal of Symbolic Logic*, vol. 50, n°2, p. 510-530.

Beauvois Jean-Léon (1998), « Rationalisation », *in* Parot Françoise et Doron Roland (Ed.), *Dictionnaire de psychologie*, Paris, PUF, p. 601.

Boudon Raymond (1992), « Action », *in* Boudon Raymond (Ed.) *Traité de sociologie*, Raymond Boudon, Paris, PUF, p. 21-46.

Boudon, Raymond (1999), « La rationalité axiologique : une notion essentielle pour l'analyse des phénomènes normatifs : l'interdisciplinarité ordinaire. Le problème des disciplines en sciences sociales », *Sociologie et sociétés*, vol. XXXI, n°1, p. 103-117.

Boudon Raymond (1986), *L'idéologie ou l'origine des ridées reçues*, Paris, Fayard.

Boudon Raymond (2003), *Raison, bonnes raisons*, Paris, PUF.

Bronner Gérald (2004), « Contribution à une théorie de l'abandon des croyances : la fin du Père Noël », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 116, n°1, p. 117-140.
Bronner Gérald (2003), *L'empire des croyances*, Paris, PUF.
Bronner Gérald (2006), *Vie et mort des croyances collectives*, Paris, Hermann.
Chauviré, Christiane (2003), *Le grand miroir. Essais sur Pierce et sur Wittgenstein*, Besançon, Presses Universitaires Franc-Comtoises.
Collins Harry, Cox Graham (1976), « Recovering relativity : did prophecy fail ? », *Social Studies of Science*, vol. 6, n°3, p. 423-444.
Dague Philippe (2003), « Abduction », *in* Houdé Olivier et al. (Ed.), *Vocabulaire de sciences cognitives : neuroscience, psychologie, intelligence artificielle, linguistique et philosophie*, Paris, PUF, p. 25-27.
Dein Simon (2001), « What really happens when prophecy fails : the case of Lubavitch », *Sociology of Religion*, vol. 62, n°3, p. 383-401.
Deschamps, Romain, Moulignier Antoine (2005), « La mémoire et ses troubles », *EMC – Neurologie*, vol. 2, p. 505-525.
Engel Pascal (2003), « Raisonnement et rationalité », *in* Houdé Olivier et al. (Ed.), *Vocabulaire de sciences cognitives : neuroscience, psychologie, intelligence artificielle, linguistique et philosophie*, Paris, PUF, p. 366-374.
Festinger Leon (1957), *A theory of cognitive dissonance*, Stanford, Stanford University Press.
Festinger Leon, Riecken Henry W., Schachter Stanley (1993), *L'échec d'une prophétie*, Paris, PUF.
Grize Jean Blaise, Piéraut-Le Bonniec Gilberte (1983), *La Contradiction : essai sur les opérations de la pensée*, Paris, Presses universitaires de France.
Hardy-Bayle Marie-Christine (1998), « Rationalisation », *in* Parot Françoise et Doron Roland (Ed.), *Dictionnaire de psychologie*, Paris, PUF, p. 601.
Lukasiewicz Jan (2000), *Du principe de contradiction chez Aristote*, Paris, Éditions de l'Éclat.
Melton Gordon J. (1985), « Spiritualization and reaffirmation : what really happens when prophecy fails », *American Studies*, vol. 26, n°2, p. 17-29.
Mill John Stuart (1866), *Système de logique déductive et inductive : exposé des principes de la preuve et des méthodes de recherche scientifique*, Paris, Ladrange.
Pareto Vilfredo (1968), *Traité de sociologie générale*, Genève, Droz.
Piaget Jean (1974), *Recherches sur la contradiction*, Tome 1, « Les différentes formes de contradiction », Paris, PUF.
Peirce Charles Sanders (1931), *Collected papers of Charles Sanders Peirce*, Hartshorne Charles et Weiss Paul (Ed.), Cambridge, Harvard University Press.
Praetere Thomas de (1999), *Le principe de non-contradiction et la question de l'individualité du sujet*, Louvain-Paris, Éditions Peeters.
Priest Graham (1985), « Contradiction, belief and rationality », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 86, p. 99-116.
Quine Willard V. O. (1973), *Méthodes de logique*, Paris, Armand Colin.
Schmalz Mathew N. (1994), « When Festinger fails : prophecy and the Watch Tower », *Religion*, vol. 24, n°4, p. 293-308.

Laboratoire CNRS Cultures et Sociétés en Europe
Université de Strasbourg
Sociologie des croyances individuelles et collectives